

Le docteur demeure muet, interdit ! Il regarde, examine, étudie, regarde encore..... Comment révoquer en doute un fait si palpable ?... Un terrible combat se livrait en lui-même ; mais, hélas ! la vérité ne put triompher de l'orgueil. Oh ! qu'il est difficile de se rendre à l'erreur volontaire !

Après avoir lutté longtemps contre sa conscience, il finit par dire, en hochant la tête : — Semences d'antiques superstitions !... *Antiqua superstitionum semina*. — Dites plutôt, lui répondit M. de Rossi, avec S. Cyprien : Ténèbres plus claires que le soleil ! *Tenebræ luce clariores* !

Cet épisode sur la Vierge, dans les catacombes, que j'emprunte à un auteur contemporain, clot le débat.

Gardons fidèlement le culte de la Mère de Dieu. Comme je vous le disais, au début de ce mois, si nous ne pouvons pas lui élever de superbes monuments, à l'exemple de nos pères ; nous pouvons faire mieux : nous pouvons rendre nos cœurs semblables au sien.

C'est ma Mère, répétait souvent S. Stanislas de Kostka, avec un accent d'indicible tendresse ! Enfants de Notre-Dame de Paris, dites comme lui, et avec lui : C'est ma Mère !

XXIII

Memento dierum antiquorum.

Souvenez-vous des jours anciens.

Avant de vous parler du culte des saints, des chapelles de Notre-Dame, des corporations antiques et des jurandes, laissez-moi, ce soir, jeter un regard rapide sur les fastes du passé, et vous faire assister, par la pensée, à quelques-unes de ces fêtes à jamais mémorables, dont cette métropole a été témoin.

Pour être court, sans autre préambule, je commence.

Nous sommes en l'année 1208. Le gros bourdon de Notre-Dame s'est ébranlé ; les cloches sonnent avec lui. La cité entière est debout. Pierre de Nemours va faire sa première entrée dans sa ville épiscopale.

Notre-Dame a pris ses vêtements de fête. Des tentures superbes entourent le sanctuaire ; mille lampes reflètent leur lumière sur les autels de marbre, de bronze ou de vermeil, sur les châsses

et les grilles admirablement travaillées, les armoires aux lames d'or, les armures de chevaliers, nobles trophées offerts à la métropole.

Le sanctuaire étincelle, comme la voûte des cieux, comme la prairie couverte de rosée, sous les rayons du soleil ; et les vitraux envoient, de tous côtés, leurs mille couleurs, éclatantes comme celles de l'arc-en-ciel.

Sur le parvis de Notre-Dame, le prévôt des marchands, les échevins et les autres officiers de la Cité sont à cheval. Toutes les corporations se groupent autour d'eux, avec leurs bannières ; les gardes du guet sont sous les armes. La foule devient de plus en plus nombreuse.

A un signal donné, le cortège se dirige vers l'antique abbaye de S. Victor, située au levant de la ville. — Il n'en reste plus de traces !...

C'est là qu'attendait le successeur de S. Denys et de Maurice de Sully, monté sur un cheval blanc, entouré des dignitaires de sa maison épiscopale.

On se dirige alors vers l'église abbatiale de sainte Geneviève. Le nouvel élu, au milieu du recueillement général, invoque la protection de l'humble bergère de Nanterre, devenue la grande patronne des Parisiens. Il lui demande de le défendre, lui et son troupeau, et d'écarter les fléaux, de la ville qui lui est consacrée.

Au sortir de l'église, le procureur fiscal précède l'évêque, et, se plaçant au milieu des autres officiers du siège, il appelle à haute voix les barons de Massy, de Montgeron, de Chevreuse et de Luzarches, qui sont tenus de porter l'évêque sur sa *sedia*.

L'évêque descend de cheval. L'abbé et les religieux de Ste-Geneviève ouvrent la marche : tout le cortège suit ; et Pierre de Nemours est porté jusqu'à la rue Neuve-Notre-Dame, devant l'église de sainte Geneviève des Ardents.

En cet endroit, l'abbé de Ste-Geneviève présente le nouveau prélat au doyen et aux chanoines de Notre-Dame, qui se trouvent là, pour le recevoir et le conduire, en grande pompe, à sa cathédrale.

Arrivé sur le parvis, le prélat descend de sa *sedia*, et jure, sur les saints Evangiles, de conserver les privilèges de l'Eglise et du Chapitre de Notre-Dame.

La foule avait envahi depuis longtemps l'antique métropole. La grande tribune, les galeries du Triforium regorgeaient de monde. On voyait, sur l'épaule de plusieurs, la croix rouge des guerriers d'outremer ; les uns étaient de retour des expéditions lointaines ; d'autres venaient de s'enrôler dans les milices saintes.

Le pavé de la grande nef était jonché de plantes odoriférantes. Quand l'évêque franchit le seuil de la porte, on laissa échapper, du haut des voûtes, une

nuée de tourterelles et de colombes, des gerbes de fleurs, et des étoupes enflammées.

Une acclamation unanime retentit, comme autrefois, sous les pas du Sauveur. La foule chante avec enthousiasme : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux ! »

Pierre de Nemours bénit la foule, traverse la porte du jubé, et arrive à l'autel majeur, où il entonne, d'une voix forte, l'hymne d'Augustin et d'Ambroise, *Te Deum laudamus*.

Quand la foule eut achevé, en disant : « C'est en vous que nous avons espéré, ô mon Dieu, nous ne serons jamais confondus », l'auguste prélat donna une dernière bénédiction solennelle à son peuple, et rentra au palais épiscopal, par la porte des martyrs.

Quelques années plus tard, Notre-Dame était témoin d'un nouveau spectacle. C'était en 1214. La France venait de secouer ses langes. L'ennemi héréditaire avait été écrasé à Bouvines. C'est à cette bataille, que l'illustre famille de Montmorency, conquit, pour ainsi dire, ses éperons. Ce fut une belle journée pour notre Patrie, et nos cœurs tressaillent encore à ce souvenir !

Philippe-Auguste avait fléchi les genoux, et remercié le Dieu des armées, sur le champ de bataille. Mais, ce n'était pas seulement un vaillant capitaine, c'était un chrétien, malgré ses fautes et ses faibles-

ses. Après avoir loué et récompensé les vivants, il songea aux morts. Un service solennel fut ordonné, par lui, à Notre-Dame.

La métropole prend ses vêtements de deuil. Une immense croix noire se dessine sur la façade, et, sur chaque tombe, dans les nefs, des lampes sépulcrales rappellent le lieu où reposent ceux qui ne sont plus.

Philippe part à cheval, de son donjon du Louvre, qu'il vient de faire construire ; ses armes sont couvertes d'un long crêpe noir ; sa garde le suit, les piques tournées vers la terre ; les trompettes sonnent des airs funèbres, auxquels se mêlent, par intervalles, les notes lugubres de l'olifant.

Pierre de Nemours a pris la chape des morts ; il va recevoir le Souverain, avec son Chapitre et tous les dignitaires épiscopaux, à la porte centrale.

Sous ces voûtes altières, qui imitent les forêts vierges, l'orgue rappelle la voix solennelle des vents et des orages ; l'airain, qui gronde dans les tours, le roulement du tonnerre ; et les voix qui s'élèvent dans le sanctuaire, la majesté du bruit de l'Océan ; pendant que, sous le pavé, dans les voûtes souterraines, règne lésilence de la mort !...

L'évêque est à l'autel ; le souverain, à son trône. La foule est émue. Si la joie est dans les âmes, à la pensée de la victoire, les larmes sont dans les yeux,

au souvenir de tant de braves, qui ont donné leur vie pour la Patrie ; et, quand le chantre a entonné : « Seigneur, donnez-leur le repos éternel, *Requiem eternam dona eis Domine*, » c'est, d'un cœur ému, que l'assemblée ajoute : « *Et lux perpetua luceat eis*, et que la lumière éternelle luise à leurs yeux ».

Le sous-diacre monte à l'ambon et chante l'épître : il rappelle les consolations suprêmes à ceux qui pleurent. « Ne soyez pas, dit-il, avec l'Apôtre, dans l'affliction, comme ceux qui n'ont plus d'espérance. A la voix de l'archange, au son de la trompette, le Seigneur descendra du Ciel ; nous irons au-devant de lui, dans les airs, et nous serons à jamais avec le Seigneur. Que ces pensées vous apportent la joie et la consolation. *Consolamini invicem in verbis istis* ».

Les prières de la sainte liturgie se poursuivent au milieu du recueillement et du silence. Cette foule immense croit à la présence de Dieu dans son sanctuaire. Elle sait que ses soupirs sont portés jusqu'à son trône, par la Vierge Marie ; les cœurs sont pleins d'espoir.

Enfin, les chantres entonnent cette dernière prière : « Seigneur, que votre lumière éternelle luise à leurs yeux ; qu'ils soient avec vos saints, et à jamais, parce que vous êtes souverainement bon ! » Le diacre se tourne vers le peuple, et dit : « Qu'ils

reposent en paix ! » Et toute la foule émue répond : « Ainsi soit-il ! »

Quels souvenirs ! Bouvines et les prières perpétuelles fondées à Notre-Dame, par la magnificence royale !...

Mais, le temps passe, les siècles s'écoulent. Laissons ces fêtes princières, ces alliances, ces baptêmes illustres, célébrés à la Métropole ; ces *may* offerts chaque année, par la corporation des orfèvres : toutes ces manifestations de la foi chrétienne.

Couvrons du double voile du deuil et de l'oubli, ces pages lugubres et tachées de sang.

.
Un jeune vainqueur paraît. Il jette à la France la gloire à pleines mains, et la France lui jette son enthousiasme et son admiration.

Une acclamation, plus forte que toutes les résistances, le porte au pouvoir. Il parle en maître. Les portes des temples profanés s'ouvrent ; les autels se relèvent. Il veut qu'un pape vienne le couronner. Pie VII franchit les Alpes. Il est reçu partout en triomphe, avec des acclamations enthousiastes.

Le jour choisi pour le sacre, est le 2 décembre. Toute l'épopée impériale se trouve à Notre-Dame : princes, ambassadeurs, maréchaux, dignitaires, généraux, grands corps de l'Etat. Jamais l'antique métropole n'a vu un pareil spectacle. On a déployé

toutes les pompes de l'Orient et de l'Asie.

Au milieu d'un silence solennel, on présente le Pontifical à Pie VII, qui, au nom de Dieu, adresse à Napoléon les paroles suivantes :

Magnanime Empereur,

« Vous occupez le premier rang parmi les hommes ; mais, c'est un poste plein de dangers, de travaux et d'angoisses !

« Vous vous rappellerez que toute puissance vient de Dieu ! C'est par Dieu que règnent les souverains ; c'est par Dieu que les législateurs décrètent, selon la justice ; c'est à Dieu que vous devez répondre, un jour, du peuple qu'il vous a confié.

« Vous lui rendrez donc le culte qui lui est dû, et vous le servirez de tout votre cœur et de toutes vos forces.

« Vous garderez intacte cette foi chrétienne, dans laquelle vous êtes né, et vous la défendrez, selon votre pouvoir, contre toutes les attaques.

« Les ministres du Seigneur recevront de vous, tous les honneurs dus à leur dignité. Vous ferez respecter la liberté de l'Eglise, et la justice, sans laquelle il n'est pas de société possible.

« Vous encouragerez les bons, vous ferez trembler les méchants ; vous soutiendrez les veuves, les orphelins, les pauvres et les faibles, et vous serez toujours plein de mansuétude et de bonté.

« Vous vous rappellerez enfin, que le sceptre ne vous a pas été remis, dans un intérêt personnel, mais, pour le bien de tous, n'attendant votre récompense que de Dieu »!...

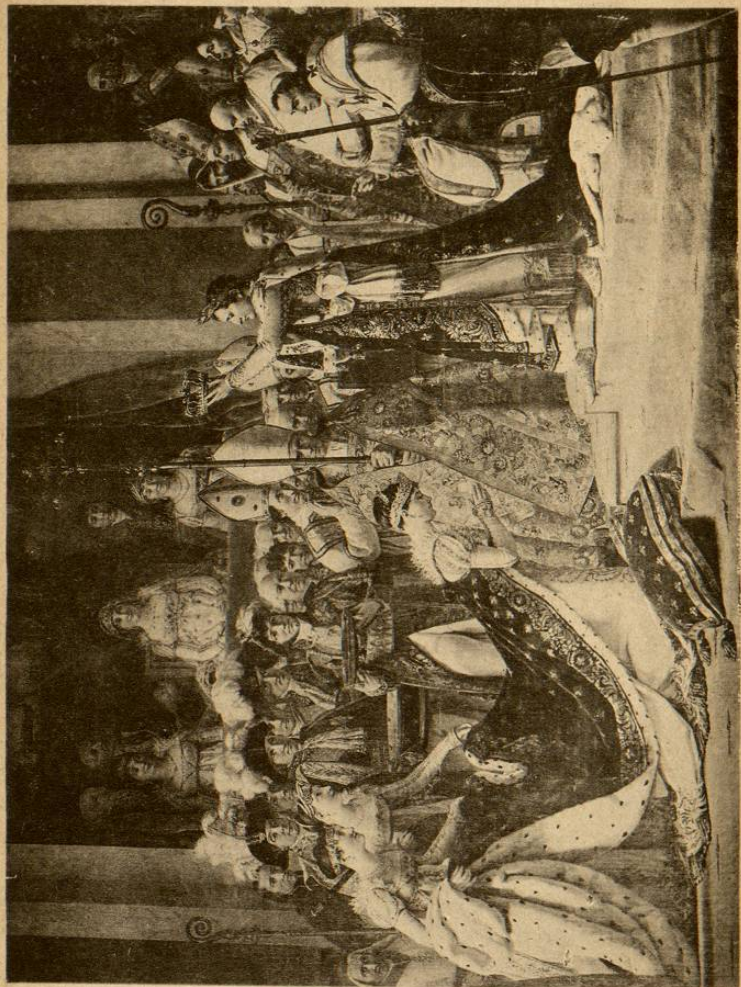
Quel admirable langage ! L'Eglise veut bien sacrer les maîtres de la terre ; mais, c'est pour leur rappeler, qu'en s'élevant au-dessus de tous, ils deviennent les serviteurs de tous. *Servus servorum Dei.*

Napoléon alors se lève, au milieu de l'immense assemblée. Un frisson parcourt tous les rangs, et, au milieu d'un silence solennel, il prononce la déclaration suivante :

« Moi, Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur et roi, je le déclare hautement, devant Dieu et devant ses anges; je promets de défendre la loi, la justice, et la paix de l'Eglise ; de rendre aux évêques les honneurs réglés par les canons, de respecter les privilèges accordés aux Eglises, par les rois et les empereurs, et les droits de tous mes sujets ».

Puis, les deux mains sur les évangiles, il ajoute : « Que Dieu me soit en aide, et les saints évangiles de Dieu, *et hæc sancta Dei evangelia !* »

Le sacre allait commencer. Le canon retentit... et il emporta tout... tout, dans sa fumée!... jusqu'au jour



SACRE DE NAPOLÉON

Musée de la Ville de Paris, Paris, France

où, emporté lui-même par l'ouragan, qu'il avait soulevé, du sein de son île déserte, il tourna ses regards vers Notre-Dame... et, pensant alors au sacre, à Pie VII, au 2 décembre, il s'écria, avec une indicible émotion : « Ah ! c'était un beau jour que celui-là !... »

XXIV

Leva oculos tuos in circuitu, et vide.

Portez vos regards autour de vous, et voyez.

Quand le Christ expira sur l'arbre de la croix, il portait encore, sur la tête, la couronne d'épines, que les soldats lui avaient mise par dérision.

De bonne heure, le chevet de nos églises chrétiennes a été entouré de chapelles rayonnantes, qui rappellent ce diadème de sang.

La principale de ces chapelles absidales, est ordinairement consacrée à la Vierge Marie, sous le titre de : Notre-Dame des Sept Douleurs.

Cela devait être.

Marie n'était-elle pas debout sur le Calvaire, à côté de la croix de son Fils ?

N'est-ce pas là, que s'accomplissait la prophétie du saint vieillard Siméon, et que son âme fut transpercée d'un glaive de douleurs ? *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius !*

N'est-ce pas là, encore, qu'elle pouvait dire avec